

LES SAVONS DE MARSEILLE

Un projet de documentaire de Juliette Kaprélian



Résumé

À Marseille, il y a quatre ans, j'ai vidé la maison de mes grands-parents. En triant leurs affaires, j'ai retrouvé les centaines de savons d'hôtels où ils partaient en vacances. Ma grand-mère disait que ça pouvait servir, et repartait avec.

Le film est une enquête sur ce réflexe de conservation et ce qu'il raconte de ma grand-mère, née dans les années 1920 à Marseille de parents arméniens.

Descriptif du projet

Les savons

Ces savons sont ce qu'il me reste de ma grand-mère. Dans ce film, ils sont le point de départ d'une enquête personnelle.

Ce choix peut sembler surprenant : de prime abord, les savons sont une archive muette, silencieuse. Mais je vois dans leur accumulation une réelle puissance biographique et symbolique. Pour moi, ce n'était pas une simple manie de vouloir tout garder. Ces savons incarnent ses obsessions de réussite et d'intégration dans la société française. Ils racontent ses réactions à l'avènement du tourisme et à la surconsommation. Ses angoisses aussi.

J'ai compté 256 savons, venant d'une trentaine de pays. De toutes les formes, toutes les couleurs. Certains vieux de plus de cinquante ans. Tous rangés avec précision, sans laisser d'espace, formant une mosaïque colorée.

J'ai commencé à les exhumer un à un : ceux du Caesar Palace de Las Vegas, ceux d'Intourist, l'agence de voyage de l'Union soviétique ou encore, les dizaines du Club Med qui retracent, à eux seuls, cinquante ans de variations de logos.

Une enquête

Je voudrais comprendre pourquoi elle avait gardé, trié et rangé des centaines de savons dans des boîtes à chaussures. Qu'est-ce que cela signifiait ? Est-ce que c'était un souvenir ?

Avec mon grand-père, ils ont beaucoup voyagé. Ils partaient à l'étranger deux fois par an, sans leurs enfants. Je voudrais comprendre cette habitude qu'ils ont entretenue pendant près de cinquante ans. D'où leur venait ce désir de partir et qu'est-ce qu'ils cherchaient en allant à l'étranger ?

Pour mener cette enquête, j'ai récupéré les carnets que ma grand-mère tenait quotidiennement. En les feuilletant, j'ai découvert une mine d'informations sur leurs voyages : les horaires des avions, le nom des restaurants, le détail de leurs visites ou encore les rencontres qu'ils ont faites.

À partir des carnets et des savons récupérés par ma grand-mère, je voudrais donc construire une narration qui recompose ses traces et dessine un portrait d'elle femme, de son époque – les années 1970, 1980, 1990 – et de sa vie.

Chaque objet, chaque empreinte laissée derrière elle sera un point d'entrée, une porte ouverte sur un souvenir, un geste, une réflexion. L'enquête avancera ainsi par à-coups, au rythme des découvertes et des hypothèses, et prendra la forme d'un récit incarné à la première personne par la voix-off.

Les carnets

J'ai été frappé, à la lecture, par son écriture factuelle, désincarnée. Ma grand-mère consignait chaque micro-événement de sa vie sans dire ce qu'elle en avait pensé. Trente carnets, numérotés et classés avec soin, comme autant de fragments d'une vie minutieusement archivée mais dans laquelle elle préférait s'effacer.

Par son geste de conservation, comme avec les savons, elle a, sans le savoir, chroniqué son époque et ses changements. Elle a réalisé une archive sur son temps. En reprenant des passages sur les voyages, le film transcrira son écriture singulière, discrète, et révélera le surplus de vie qui inonde chaque page en touchant dans ce qu'il y a de plus banal et anodin. Même si elle ne parlait pas directement de ce qu'elle pensait, il y a aussi, je crois, matière à comprendre des choses sur elle dans ce qu'elle choisissait de noter.

En transcrivant les carnets, une autre chose m'a saisi : qu'ils soient à Los Angeles, à Mexico ou à Buenos Aires, des Arméniens croisent toujours leur route. Partout où ils vont, le circuit balisé d'un touriste français se voit réajusté. Ils ont ce besoin de retrouver un cousin éloigné, joindre un contact qu'on leur avait donné où visiter le quartier arménien dont ils avaient entendu parler.

Un moyen de mesurer comment ailleurs, ils s'étaient organisés ? Comprendre, avec d'autres, ce qu'ils leur étaient arrivés ?

Une mémoire

Pour nourrir ce travail d'enquête, je me suis entretenue avec ma grand-tante, la sœur de ma grand-mère. Ces échanges réguliers m'ont permis de poser des questions, de confronter mes interprétations, et comprendre comment faire avancer mon enquête.

À l'époque, mon grand-père vendait des luminaires dans le quartier de Belsunce à Marseille. Le magasin marchait bien, il s'occupait d'éclairer toutes les vitrines de la Cannebière.

Aux côtés de mon grand-père, ma grand-mère menait une vie routinière et rigoureuse. Elle s'occupait de la maison, des enfants, de la comptabilité du magasin et était membre de la Croix-Bleue, l'association des femmes arméniennes. C'est elle qui s'occupait de rédiger les courriers officiels ou de prendre des notes aux Assemblées Générales. Ses gestes étaient précis et mesurés. Comme son apparence, toujours soignée. Elle portait des vêtements simples et fonctionnels, qu'elle protégeait souvent, à la maison, d'un tablier. Le même depuis 20 ans.

Partir à l'étranger deux fois par an était devenu un rituel pour eux, qui matérialisait leur réussite. Mon grand-père aimait sortir, voyager, et ma grand-mère le suivait. Ils allaient là où les journaux les guidaient : au Japon à l'occasion d'une exposition universelle en

1970, en club de vacances aux Bahamas, sur la Méditerranée en croisière... C'était avant tout une parenthèse qu'ils s'offraient. Le moyen d'échapper, pour une semaine, au travail et à la maison familiale. La mère de mon grand-père vivait encore avec eux. C'était sa maison. Ils l'avaient construite avec son mari, mort pendant les bombardements de 1944. Car quand dans les années 1920 ils ont acheté cette parcelle, ce n'était qu'un vaste domaine, sans routes, eau courante, ni évacuation pour les eaux usées. Ce sont des familles immigrées, principalement arméniennes comme eux, qui s'y sont installées.

À leur retour de voyage, mon grand-père partageait quelques anecdotes. C'étaient les seuls, autour d'eux, à voyager autant. Et le cours de leur vie reprenait, comme si rien n'avait changé.

Ma grand-mère, elle, revenait toujours avec les quelques savons qu'elle avait récupérés. Ça énervait mon grand-père, mais pour elle ça n'était pas gratuit, quelqu'un avait payé. Elle avait l'habitude de ne pas les laisser.

Enfant de rescapé du génocide des Arméniens, elle avait connu le manque et avec la guerre, le rationnement. Même si les Trente-Glorieuses ont permis l'enrichissement du magasin de mon grand-père, lui aussi, enfant d'Arméniens arrivés par bateau à Marseille, le rapport qu'elle avait avec les choses n'avait pas changé. Au contraire. Elle s'efforçait de garder, trier et remployer la quantité d'objet qu'elle rencontrait. Les savons des hôtels, le sucre du café, le ruban du chocolatier, le paquet du cadeau, le pot de la confiture, le verre de la moutarde. Mais avec les années, les savons s'étaient accumulés. Plutôt que de s'en servir, ils étaient devenus le souvenir d'un voyage passé. Ou peut-être que la promesse d'abondance des Trente Glorieuses n'a jamais su la convaincre, encore moins effacer sa mémoire ? Peut-être qu'elle a continué à garder, par peur de manquer ? Avec l'intuition que ça ne pourrait pas durer ?

Une transmission

Pourquoi j'ai eu le besoin, à mon tour, de les garder ? Qu'est-ce que je cherchais à préserver ? Quand j'aidais à vider la maison, nous étions en novembre 2020. La guerre dans le Haut-Karabakh venait de se terminer. Je découvrais les images d'Arméniens fuyant leurs terres. Certains brûlaient leur maison, ils voulaient les protéger.

Je crois qu'en regardant ces images, tout se confondait. J'imaginai le déchirement que ça aurait été pour ma grand-mère. Elle qui avait passé sa vie à trier, ranger et classer tout ce qu'elle avait. Je crois qu'elle n'aurait jamais pu le supporter.

L'histoire se répétait. La maison que je vidais l'avait en mémoire.

Quand j'ai mis ces quelques boîtes de côté, quand j'ai demandé à ma famille de ne pas les jeter, je crois qu'à ce moment-là, un discours interminable revenait en moi.

Qu'est-ce qu'être Arménien si nous sommes les derniers ? Pourrions-nous continuer à parler ? à chanter ? à danser ?

Je regardais ces images et je pensais à la Turquie que ma famille avait été obligée de quitter. Je pensais à Bursa, à Malatya, à Erzurum. Je pensais à nos maisons restées là-bas.

Le dispositif

Ce documentaire fait le récit de mon enquête personnelle et recompose les traces, les images et les souvenirs qui ont traversé les générations et les territoires dans ma famille.

Je veux raconter à la fois le plaisir de retrouver des vieux objets, d'enquêter, de remonter leurs traces et ce qu'ils racontent de ma grand-mère, de son époque, de ce qu'être arménien en diaspora.

La voix-off

Le récit est porté par une voix-off, incarnée à la première personne. Présente tout au long du film, cette voix adoptera des variations naturelles, alternant entre des phrases courtes et incisives pour exprimer des réflexions, et des passages plus longs et fluides pour évoquer des souvenirs ou décrire des détails. Elle incarnera mon point de vue et ses évolutions : du plaisir à découvrir les savons jusqu'à la quête personnelle qu'ils ont déclenchée. La voix-off permettra aussi d'explorer mes doutes, formuler des hypothèses et d'ouvrir à des réflexions. Elle sera travaillée par moi ou une comédienne.

Extrait : séquence d'introduction

À la mort de ma grand-mère, nous avons vidé la maison de mes grands-parents pour qu'elle puisse être vendue. Les placards étaient pleins de linges de maison, de vaisselles et d'objets qu'ils n'utilisaient qu'à de rares occasions. Dans le jardin, se succédaient plusieurs maisonnettes, des débarras, où s'entreposaient les choses dont ils ne se servaient jamais. Des dizaines de bocaux en verre, des paniers en osier, des jouets d'enfant, une vieille machine singer... C'était rangé là depuis des années, on n'avait pas le droit d'y toucher.

En rentrant pour la première fois chez mes grands-parents, après la mort de ma grand-mère, je réalisais leur absence. C'était matériel. Aucun des deux n'était encore là. Ils restaient seulement leurs objets. Ceux qu'ils avaient accumulés au fil des années. Chacun d'eux trônait encore avec fidélité là où ils les avaient placés.

C'était captivant de voir ça, comme si leurs objets prolongeaient encore un peu leur existence. Il suffisait d'ouvrir un premier placard, commencer déjà par un tiroir pour retrouver les gestes de ma grand-mère. Elle aimait classer, trier et ranger tout ce qu'elle avait. Chaque boîte avait une étiquette qui annonçait les objets qui y étaient soigneusement regroupés. Soit parce qu'ils existaient en plusieurs exemplaires, soit parce que ma grand-mère voyait un sens à ce qu'ils soient conservés ensemble.

J'avais l'impression que leur maison parlait pour eux, surtout ma grand-mère, très discrète, qui avait passé sa vie à s'en occuper, à la ranger. J'avais la sensation que c'était là, dans ses placards, que je trouverais le secret de ses pensées. Comme une réserve de mémoire, d'images et de paroles interrompues.

J'ai pensé à l'armoire qu'il y avait dans leur salle de bain. Aux boîtes blanches, empilées sur l'étagère du haut. Elles empêchaient parfois la porte de coulisser. Je repensais à ce que ma mère m'avait raconté. À chaque fois que mes grands-parents partaient en vacances, ma grand-mère récupérait les savons des hôtels où ils dormaient. Avec les années, ils s'étaient accumulés. Elle avait pris l'habitude de les ranger dans des boîtes à chaussures fermées qu'on n'avait pas le droit de déranger.

J'ai eu envie de les regarder. Cette histoire m'avait toujours fasciné. Et le fait qu'ils aient beaucoup voyagé m'interrogeait. Je crois que je voulais pouvoir quantifier.

Quand je les ai retrouvés, j'ai été frappée par ces centaines de savons accumulés. Je voyais une réserve d'histoires, d'images et de paroles interrompues. Tout ce que ma grand-mère s'était retenu de raconter. Même si je les ai à peine touchés – par peur de les déranger – quelque chose m'empêchait de les jeter. J'ai décidé de les récupérer.

Les extraits des carnets

Des extraits des carnets serviront à faire progresser le récit, l'enquête. Ils pourront jaillir par effraction, pour déplacer le regard et créer une rupture. Ils seront également utilisés pour ralentir le rythme, faire une pause dans la narration et prendre le temps de s'en imprégner.

Extrait d'un voyage en croisière dans les Caraïbes.

Le 25 février 1984

Départ de Marseille à 5h55 pour Paris. Navette pour Orly Sud. Départ à 12h40 pour Pointe-à-Pitre. 8 heures de vol.

Décalage horaire : moins 5 heures. Repas au départ d'Orly.

Arrivée à Pointe-à-Pitre à 20h45, heure de France. Acheminement par car. Embarquement à bord du "Mermoz". Cocktail de bienvenue et installation dans nos cabines.

Dimanche 26/02/1984

Journée en mer. Nous avons côtoyé l'île St Georges. Soirée du commandant.

Lundi 27/02/1984

Arrivée à Port of Spain "Trinidad". Visite du port. Marche jusqu'au Holiday Inn.
Nous avons pris un café (5 dollars). Retour au bateau.

Mardi 28/02/1984

"Sainte-Lucie" nous avons pris un taxi et nous nous sommes rendus jusqu'à
l'hôtel La Toc avec sa plage privée où nous nous sommes baignées.

Le soir spectacle.

Extrait d'une page, prise à l'envers, au milieu du premier carnet. Ce sont de courtes
observations de leur voyage au Mexique.

Salaire 100 Pesos = 5\$ soit 25F. par jour

En cas d'infraction on peut s'arranger avec l'agent en lui glissant une pièce

La corruption au niveau des membres du gouvernement et des services des
impôts

Le contraste de la ville moderne de Mexico et des bidonvilles autour de la ville

Pas d'allocations familiales

La publicité à la télé interrompt à plusieurs reprises le film pour des messages
publicitaires

La circulation dans Mexico

J'ai rencontré des frères

La misère de la campagne

Que peut-on faire pour eux ?

Ce que les frères ont fait pour eux

M. Hamparzoumian et son domaine

5 voitures américaines 1 Mercedes 6L9

1200 m² de surface habitable, piscine, confort

16 magasins

Les grands restaurants

Le travail des ouvriers sur les chantiers sans protection

Les stations du métro comportent des symboles pour les illettrés qui sont en
très grand nombre

Les marchands ambulants

Les gosses dans la rue

La moyenne d'âge est très basse

Acapulco

La chaleur au mois de décembre